

# CATERINA PERAZZI / DOSSIER DE PRESSE



## «Les dernières tendances de la danse au féminin dans les derniers festivals milanais»

### NUES, EN CÂGE OU POÉTIQUES de Marinella Guatterini

On dit que la nouvelle danse, la plus radicale et iconoclaste que l'on puisse trouver dans le panorama actuel, a désormais raclé le fond du baril du «degré zéro»...Ce n'est pas vrai : ce baril ne semble pas avoir de fond.

Réfléchir sur la danse ou sur l'inutilité de la représentation - comme on le faisait déjà dans les Etats-Unis des années soixante, et comme on a commencé à le faire en France il y a une dizaine d'années, [...] - est encore une

tendance très courante que l'on décline de façons très diverses. [...] La recherche de nouveaux noms, chez les Italiens aussi [...] est désormais nécessaire. **Caterina Perazzi, in Solo for Shadows** (sa première italienne bien accueillie au Teatro Blu, après Paris, Los Angeles) semble déterminée à faire briller la puissance transformiste de son corps dans des actions impressionnantes, en prononçant dans plusieurs langues des bribes de mots poétiques. La mort de quelqu'un de très proche - dont elle reconstruit, dans un double jeu d'identification et de mise à distance, les mouvements et les mouvances - est la cause d'un voyage paradoxale et claustrophobe parmi les objets entassés d'une cave sordide. La performer-danseuse offre des gestes qui paraîtraient inconsidérés et fous, des expressions faciales extrêmes, des postures du corps qui nous plongent dans les ombres, par moments vraiment

urticantes, de l'inconscient, et que l'on ne peut pas oublier.

**Marinella Guatterini** enseigne Théorie et Esthétique de la danse auprès de l'Académie d'art dramatique Paolo Grassi de Milan et en dirige la section Danse-Théâtre. Elle est responsable de la page danse du quotidien « Il Sole 24ore ». **Collaborations:** Ballet 2000 - la revue internationale de la danse; Fondazione Ambrosetti Arte Contemporanea; TRAX. **Bibliographie essentielle:** «Millos, Busoni e Scelsi. Neoclassico. Danza e musica nel movimento», Electa, 92; « La parola alla danza », Ubulibri, 1991; « Discorsi sulla danza », Ubulibri, 1994; «L'abc del balletto», Mondadori, 1998; «Millos, Busoni e Scelsi: neoclassico, danza e musica nell'Italia del Novecento», Electa, 1992; «Romeo and Juliet nella danza».



# C a t e r i n a P e r a z z i caresses et couteaux

COMEDIENNE, DANSEUSE, METTEUR EN SCÈNE, POETESSE ET MUSICIENNE. AVEC SON SPECTACLE SOLO FOR SHADOWS, EN SCÈNE AU TEATARFEST DE SARAJEVO, L'ARTISTE ITALIENNE SE MESURE AVEC LA MORT DE SON PÈRE. ELLE LE FAIT AVEC UNE TENDRESSE ET UNE FEROCITÉ SURPRENANTES. ET UNE IRREDUCTIBLE ORIGINALITÉ.

Dans le théâtre et dans la danse aussi il y a la fuite des cerveaux. Ainsi Caterina Perazzi, 31 ans, milanaise, qui vit depuis 7 ans à Paris, s'en est allée du panorama stagnant de la scène italienne. Elle a joué parfois ses œuvres en Italie, mais c'est à l'étranger qu'on la retrouve le plus souvent.

Par exemple, cette semaine, au Teatarfest de Sarajevo, qui est devenu un rendez-vous important pour la recherche théâtrale européenne, on pourra voir son *Solo for Shadows*, un solo violent et très intense pour voix, corps et objets « fatigués et malades », huit tableaux qui veulent être un « carnet de voyage » de la mort du père. Il est difficile de faire rentrer ce travail dans les catégories traditionnelles du spectacle : la prédominance du corps et du mouvement le rapproche sûrement de la danse, mais l'intention n'est pas formelle, la représentation est forte et énigmatique, la voix et la parole ne sont pas du tout exclues. Parmi des objets entassés, Caterina Perazzi est souvent déshabillée (« j'aime la nudité, dans la vie comme dans le théâtre ») et prononce des fragments poétiques en réalisant avec une « énergie pathologique » des actions qui paraissent en même temps rituelles et insensées.

J'essaie de comprendre qui est cette nouvelle interprète loin du théâtre italien, suspendue hors des catégories traditionnelles du spectacle (prose, danse, avant-garde, performance, musique, chant, cinéma). Comment fait-elle pour re-parcourir la mort d'une personne chère, pour s'exposer d'une manière si directe ? Avec une voix précise et ironique, très milanaise, elle me dit que oui, « c'est une torture », mais elle n'a pas de pudeur pour ce qu'elle fait sur la scène, « ce n'est pas moi qu'on voit sur scène ; bien sûr, je reste moi-même sur scène, mais les autres ne me voient pas, ils ne voient que mes actions » et ces actions constituent pour elle « une identité déplacée, un don », qui a selon elle « une valeur cathartique. Ce n'est pas facile de revenir chaque fois aux pleurs, d'affronter chaque fois la douleur », mais tout cela n'a pas qu'un sens « égocentrique » : « L'amour que je ressens n'est pas pour moi, mais pour mon spectacle, comme si c'était un fils ». En jeu il y a « le vécu, pas la biographie ». La valeur cathartique du théâtre est liée à « la libération de l'inconscient collectif, en suivant avec le corps les images qui en émergent. Les images ont un pouvoir. Il faut suivre ce pouvoir ». Pour cela le spectacle n'a pas une partition figée, « C'est un canevas » qui se renouvelle à chaque fois. Et chaque fois « on descend aux enfers et on en revient ».

C'est cela la catharsis, le sens principal du théâtre.

Mais travailler de cette manière a-t-il un sens pour le public, est-ce un acte de communication ? Elle me répond toujours d'une façon indirecte, en me parlant d'une « vocation un peu apostolique. Ce qui m'intéresse est d'attendrir la peau de mes spectateurs et pour faire cela je dois utiliser les caresses et les couteaux. Ils servent à perforer l'écorce que les gens ont cumulé autour d'eux-mêmes ». Mais une interprète si énergique et un peu folle comme le demande son spectacle, une performer qui se place à la mort, ne porte-t-elle pas une armure encore plus dure que celle des gens normaux ? Elle me répond que non, qu'elle se sent une femme « à la peau très tendre » mais que si quelqu'un lui abat un morceau de mur qui se serait érigé autour d'elle, il lui fera « un merveilleux cadeau ». Elle revendique l'ironie féminine, le détachement « aussi des tragédies ».

Comédienne, metteur en scène de soi-même, Caterina Perazzi dit aimer beaucoup une autre activité artistique pour laquelle elle se considère particulièrement douée : modèle pour peintres et sculpteurs. « J'ai appris beaucoup par cette condition de *still life*, dans laquelle on reste immobile pendant des heures, moi souvent dans des poses extrêmes, mais il faut savoir bouger à l'intérieur de cette immobilité, lui insuffler de la vie, rester significative comme objet du regard. Le théâtre, au fond, n'est pas différent ».

En plus de *Solo for Shadows*, Caterina Perazzi présente à Sarajevo un autre spectacle, *Shut your Eyes* « C'est une situation de couple, deux qui se quittent avec beaucoup de violence, un peu de sexe, fleuves de mots. Les comédiens manipulent deux projecteurs qui constituent le seul décor, et tout au long du spectacle, ils s'habillent et se déshabillent plusieurs fois, entre jeu et rituel.

Avec le compositeur D.Buccino et la vidéo artiste K.Beltrame, elle projette une nouvelle création, *Morpheus Opera*, spectacle onirique pluridisciplinaire avec question ouverte sur la relation spectacle – spectateurs, entre manipulation et liberté imaginative avec une recherche particulière les phénomènes optiques et auditifs et sur les effets hypnotiques des fréquences lumineuses et musicales.

En ce moment elle travaille avec une compagnie de danse que fait des spectacles dans la nature : « Parmi mes différentes performances au sein de la compagnie LLE, j'aime beaucoup celle qui se passe dans une grotte, où il y a dans les rochers le parcours dessiné par le passage de l'eau ; moi aussi je m'efforce d'être eau, je me fais liquide, je coule le long des pierres. Ça me coûte des bleus partout, mais j'adore cette sensation ».

Caterina Perazzi a des maîtres ? « Je n'aime pas les gourous, je veux un rapport paritaire. J'ai beaucoup travaillé avec Enrique Pardo. Et de Danio Manfredini reste pour moi précieux cet enseignement : il faut être rigoureux, mais laisser de l'espace à l'imprévu, à ce qu'il appelle « *cazzeggio* », glander ; le temps pour le corps de s'adapter, pour les images d'émerger. Par exemple, lorsque je répète, quand je suis très fatiguée et que j'ai du mal à avancer, d'abord je monte mon décor. Puis parfois, je m'y allonge et je m'endors. Quand je me réveille je suis prête ».

Ugo Volli